

Le vent

La première classe du TGV, à laquelle le hasard d'un reclassement me permet aujourd'hui d'accéder, ce n'est certes pas l'Orient-Express ou le Train Bleu. Le pesant ennui et le silence climatisé y ont simplement un peu plus de place. Je compte dans la voiture neuf écrans pour trois livres et, parmi les livres, l'un est fermé, l'autre est un recueil de mots fléchés, le troisième un ouvrage sur « la socialisation ». Il est onze heures mais chacun dort. Soudain retentit la voix d'une jeune fille qui parle au téléphone : « Putain faut qu'on s'voye ! » (toutes ses phrases commencent par un « putain », souvent souligné d'un « ouais » ou « ouah » modulé dans les graves) ; puis elle se recroqueville sur son smartphone en marmonnant encore quelques jurons et se bouche les oreilles avec des écouteurs. Le silence retombe. Même les enfants dorment. Est-ce que le train bouge encore ?

Au dehors défile un paysage sec et jaune balayé par le vent — un vent de cinéma que l'on ne peut pas sentir, mais dont on voit les effets. Comme des écoliers à l'arrêt d'un bus qui s'en va sans les prendre, des palmiers agitent frénétiquement leurs branches devant de petites maisons couleur chamois clair avec des volets bleus et des tuiles orange. Les panaches de vapeur de la centrale nucléaire

sont soufflés à la base des tours. Les passagers qui descendent en gare de Montélimar avancent pliés en deux, le grand châte jaune d'une femme se rabat sur son visage et l'aveugle, un vieux couple marche en tenant chacun par la main une fillette échevelée qui rit beaucoup en faisant mine de s'envoler, pendant qu'un homme en blazer tente en vain d'allumer une cigarette. Comme dans un tableau de Chagall passent dans le ciel des fenêtres un pin parasol, une aigrette garzette en perdition, un voilier à l'envers, un champ de panneaux solaires, deux éoliennes, une vache !

La jeune fille soupire dans un souffle : « Putain, ouais, qu'c'est long... ».

Valence – Avignon, juillet 2017

Un train dans la brume

Sur le quai de la gare, deux adolescents en capuches et jeans déchirés s'agitent dans un nuage de fumée. Ils occupent tout l'espace de leur parole tonitruante qui, comme les clameurs des moineaux, semble interpeller la terre entière. Le plus bruyant des deux est un gaillard massif à l'air buté qui crache sur le sol, trace dans l'air froid des cercles de fumée et laisse ses longs bras balloter tout en suivant docilement son comparse, un jeune gars sec, jean bleu ciel et portable à l'oreille : Lennie et George dans le roman de Steinbeck.

Bientôt le train traverse la brume bleue qui stagne tout l'hiver en fond de vallée, rabotant le paysage et les angles du temps. Cette fois ce sont deux collégiens qui discutent avec un air grave. Chacun évoque le parcours qui l'a conduit ici, car un collégien obligé de prendre le train pour rejoindre son établissement a toutes les chances d'avoir été exclu de son collège de secteur. Ce jeune garçon aux yeux clairs, bon élève, germaniste, latiniste et excellent causeur, était, dit-il, harcelé par d'autres ; c'est lui qui est parti, qui part désormais chaque jour, ses harceleurs sont restés. Les deux garçons s'échangent leurs emplois du temps, leurs résultats, leurs souvenirs, s'étonnent de broutilles, pendant que le train passe les coteaux gris.

Des troncs noirs sur ce fond gris, des arbres tordus, des fermes sans lumière, des routes désertes, un bateau qui flotte sur la canopée, la tache orange d'un chasseur qui marche sur la terre noire, le ventre fumant d'une décharge, une barrière sans personne, un chemin dont aucun écolier ne brise la glace, une corneille, beaucoup de brouillard, trois tunnels : *mon portrait en novembre*.

Puis tout insensiblement s'éclaircit et s'affine, la dentelle des rameaux, les festons du lierre et des boules de gui, les derniers feux des bouleaux et des saules. La ville que l'on traverse est pleine de vie, de voitures, de lumières qui rassurent. Comme quand on passe en bateau près d'un rivage et qu'on répond de la main aux inconnus restés à terre, on salue les ouvriers en gilets fluorescents qui, debout dans la grisaille, font des signes et sont eux-mêmes des signes flamboyants qui me semblent dire la persistance de la vie au seuil de l'hiver, et peut-être de leur côté considèrent-ils ce train qui passe avec le même sentiment car, au fond, se déplacer c'est vivre, être là dans ce train en route vers Paris c'est vouloir vivre encore, c'est braver l'hiver et l'absence, c'est bien au bout du compte l'équivalent non verbal de ces lignes que je continue à tracer pour me convaincre que je suis vivant puisque mon train avance, c'est acquiescer à la force qui nous fait avancer, et de cet acquiescement naît une vraie lumière puisque le brouillard, pour la première fois depuis le départ, un bref instant se dissipe, et qu'on aperçoit (sitôt dit sitôt fini) un petit coin de ciel bleu.

Ainsi, déboussolé mais pas égaré, je continue de filer à travers les bribes de ce monde insensé, m'en remettant à la force du train et à la certitude des rails comme à l'une

de ces divinités qui, naguère, au temps où l'homme était moins libre et moins seul, nous guidaient. Par ces traces je m'approprie le passage, j'en fais, comme disait Bouvier entre deux bouffées de tabac, mon passage, ma fumée, mon brouillard, mon train à moi. Je peux me détendre, me laisser emporter. Ouvrir ou fermer les yeux, maintenant, c'est tout comme : nous fûmes brume, nous avons fumé notre brume, et puis nous sommes partis en fumée.

Pontcharra – Paris, novembre 2017